

Świderek, Anna

La structure des Aitia de Callimaque à la lumière des nouvelles découvertes papyrologiques

The Journal of Juristic Papyrology 5, 229-235

1951

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez **Muzeum Historii Polski** w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

LA STRUCTURE DES AITIA DE CALLIMAQUE À LA LUMIÈRE DES NOUVELLES DÉCOUVERTES PAPHYROLOGIQUES

On rencontre des légendes étiologiques dans toutes les oeuvres poétiques de Callimaque, sauf peut-être dans les épigrammes. Pourtant ce n'est que dans les *Aitia*, qu'elles jouent un rôle unique et prépondérant. Les Hymnes doivent glorifier la puissance des dieux, leur mythologie sert surtout à inspirer des sentiments esthétiques et religieux; on n'y trouve aucun témoignage d'érudition et le poète ne se soucie guère d'indiquer ses sources¹. Les Iambes ont un caractère didactique et moralisateur; ils ont pour but de corriger les moeurs, d'attaquer les vices, de glorifier quelque événement fameux et la légende étiologique n'y est qu'un ornement². Dans l'Hécalé, l'étiologie joue un rôle important³, cependant cet épyllion n'est pas un poème didactique: Callimaque veut attirer le lecteur plutôt par son art que par son savoir. Il semble que Branchos ait eu un caractère analogue, mais le peu de fragments que nous possédons de cette oeuvre ne nous permet pas de tirer des conclusions.

Par contre les *Aitia* sont un poème didactique. Leur but est d'exposer les rites religieux à l'aide de légendes populaires. Quoiqu'ils ne soient pas un manuel, ils ont cependant été écrits pour jouer dans le domaine de la mythologie un rôle semblable à celui que les *Phenomena* d'Arate, fort admirés par Callimaque, jouaient dans l'astronomie. Ils doivent non seulement amuser, mais aussi enseigner, c'est pourquoi Callimaque indique parfois ses sources et donne ses références. Il s'occupe tour à tour des coutumes singulières, des cultes méconnus, des noms géographiques étranges et des inexplicables épithètes divines. Il fait revivre l'obscurité mythologie locale, que la grande littérature classique ne connaissait guère. Ce sont ces légendes inconnues et perdues dans quelque

¹ E. Cahen, *Callimaque et son oeuvre poétique*, 1929, pp. 342—3.

² E. Cahen, l. c. p. 340.

³ E. Cahen, l. c. p. 309: l'Hécalé n'est pas tant un épos qu'un aition agrandi et transposé de l'ἑλεγεῖον au vers épique.

chronique locale qu'il recherche, découvre et présente à ses contemporains après les avoir soigneusement polies et embellies de sa fantaisie poétique. Car il ne faut pas oublier que les *Aitia*, bien que considérés par leur auteur comme un ouvrage scientifique, n'en sont pas moins un poème. C'est pourquoi nous ne devons pas être étonnés, si nous rencontrons parmi leurs récits étiologiques quelques histoires qui ne possèdent pas un aition explicite, car ce qui ne serait guère possible dans un manuel peut très bien exister dans un poème didactique.

En écrivant les *Aitia*, Callimaque voulait créer un nouveau genre littéraire. Les *Aitia* devaient donc avoir une structure spéciale, une composition qui, de même que leur contenu, surprendrait le lecteur. Si tel était le dessein de Callimaque, il a admirablement réussi: les nouvelles découvertes papyrologiques nous apportent toujours des surprises et tous les essais de la reconstruction de ses oeuvres s'écroulent devant l'imprévu. Il est inutile d'énumérer ici tous les noms des savants qui se sont occupés de cette tâche impossible. Il suffit de rappeler le malheureux Schneider et les deux volumes de ses *Callimachea*⁴, pleins d'érudition et d'un travail minutieux, mais bien fantaisiste. Les fragments papyrologiques nous ont appris qu'on ne peut trouver dans les *Aitia* aucun principe de composition, aucun plan. Les savants modernes sont donc plus prudents: ils préfèrent chercher ailleurs la solution du problème. Cette disposition générale est bien exprimée par W. Ehlers qui constate: *Oberstes Kompositionsprinzip ist die Kompositionslosigkeit, die als Stilmittel gewertet sein will*⁵. Cette constatation est un peu déconcertante: comment analyser une oeuvre, dont on sait qu'elle est toujours différente de ce qu'on suppose? Peut-être les savants modernes sont-ils allés trop loin dans leur négation de tout principe, ou bien ce qui est vrai pour les *Aitia* dans leur ensemble, peut n'être pas nécessairement vrai pour la structure d'une partie de l'oeuvre. Déjà M. Pohlenz a remarqué⁶ qu'un lien intrinsèque (*innerer Zusammenhang*) existe entre les récits du premier livre des *Aitia*, qui se rapportent tous aux usages étranges des sacrifices. Par contre au début du livre deuxième nous rencontrons des récits concernant la fondation des villes siciliennes. L'obser-

⁴ O. Schneider, *Callimachea* 1870.

⁵ W. Ehlers, *Die Gründung von Zankle in den Aitia des Kallimachos*, 1933 p. 31.

⁶ M. Pohlenz, *Hermes* 68, pp. 315-6.

vation de M. Pohlenz est juste et riche en conséquences, il faut pourtant remarquer qu'il y confond deux problèmes: celui de la structure des *Aitia* dans leur ensemble et celui de la composition d'un récit particulier.

L'analyse du premier problème est maintenant facilitée grâce à la magnifique édition des fragments callimachéens, publiée par les soins de R. Pfeiffer⁷. Nous pouvons à présent distinguer dans les *Aitia* les groupes suivants d'élégies analogues:

I. Les légendes ayant trait aux coutumes étranges qui se rapportent aux sacrifices (le livre I): 1) le culte des Charites à Paros (*Pf.* 3-7¹⁴), 2) le culte d'Apollon à Anaphé (*Pf.* 7¹⁹—21), 3) le culte d'Hercule à Lindos (*Pf.* 22, 23), 4) peut-être aussi la légende de Linos (*Pf.* 26-31).

Dans ce groupe les légendes d'Anaphé et de Lindos ont une étroite parenté: on offrait des sacrifices accompagnés de raileries à Apollon et on sacrifiait à Hercule parmi des imprécations. Ce dernier récit est suivi par celui de la rencontre d'Hercule et de Théiodamas (*Pf.* 24, 25) qui n'a pas un caractère étimologique proprement dit, mais qui ressemble tellement à la légende de Lindos, que toutes les deux furent souvent confondues dans l'antiquité ainsi que dans les temps modernes⁸.

II. Les légendes à caractère novelliste (le livre III): 1) l'histoire d'Acontios et Cydippé (*Pf.* 67-75), 2) l'histoire de l'hôte d'Isindos (*Pf.* 78), 3) l'histoire de Phrygios et de Pieria (*Pf.* 80-83).

Dans l'édition de Pfeiffer l'histoire isindienne est séparée de celle de Phrygios par le frg. 79 qui se rapporte au récit concernant Eileithyia. Dans les *Diegeseis* de Milane⁹ ce dernier fragment est suivi par le résumé de l'histoire d'Euthyclès. R. Pfeiffer suppose que l'histoire de Phrygios était racontée par le diégète dans la lacune après la fin du résumé de la légende isindienne. Cependant croyant trouver dans le pap. Oxy 2212 fr. 1 (*Pf.* 83-84 — il contient aussi le début de l'élégie d'Euthyclès) la fin de l'histoire de Phrygios, il conclut que le diégète avait commis une erreur et que la légende d'Euthyclès suivait directement celle de Phry-

⁷ *Callimachus* edidit R. Pfeiffer, Oxford 1949 vol. I: *Fragmenta*. Tous les fragments de Callimaque cités le plus souvent comme *Pf.* se rapportent à cette édition.

⁸ Voir R. Pfeiffer, l. c. p. 31.

⁹ A. Vogliano, *Pap. delle R. Università di Milano*, vol. I, Milano 1937 nr. 18.

gios et de Pieria¹⁰. Il semble cependant que si même la lecture du *Pf.* 83 est correcte, il n'en résulte pas forcément que c'est le diégète qui se trompe. L'erreur peut également avoir été commise par le copiste du pap. Oxy 2212. Or, le fragment en question est très mutilé, il s'ensuit donc que sa lecture ne peut être qu'incertaine. D'autre part nous avons déjà souligné la parenté existant entre les trois récits du livre troisième. Il faut aussi remarquer que l'action de la légende isindienne de même que celle de Phrygios et de Pieria se déroule sur la côte ionienne en Asie Mineure. Il semble donc que nous ayons plus d'arguments en faveur de l'ordre des élégies conservé par le diégète que pour celui supposé par R. Pfeiffer dans le pap. Oxy 2212.

III. Les légendes concernant les sacrifices humains (le livre IV): 1) le pharmacos d'Abdère (*Pf.* 90), 2) Mélicerte (*Pf.* 91-92), 3) Theudotos de Lipare (*Pf.* 93).

Dans cette dernière légende l'aition n'est pas évident, on peut donc supposer qu'elle ne possédait pas un caractère étiologique proprement dit, de même que la légende de Théiodamas dans le premier livre des *Aitia*. Les légendes suivantes se rattachent encore à ce groupe: 1) l'histoire de Leimonis (*Pf.* 94-95), tuée cruellement par son père et 2) l'histoire du chasseur-vantard (*Pf.* 96) tué par l'Artémis vengeresse.

Dans le livre IV, unique livre des *Aitia* dont nous ayons un résumé complet, on peut discerner encore d'autres groupes moins formels. Or, nous possédons les trois récits relatifs au temple d'Héra: dans les deux premiers il s'agit d'Héraion Samien (*Pf.* 100, 101), dans le troisième — d'Héraion Ephésien (*Pf.* 102). Puis il paraît que les histoires d'Androgéos (*Pf.* 103) et d'Oisydrès Thracien (*Pf.* 104) relataient toutes les deux le châtement sévère d'un crime (dans les deux cas le meurtre d'un étranger). Aussi la légende d'Euthymos (*Pf.* 98-99) se rapprochait peut-être de celle des murailles des Pélasgues (*Pf.* 97), s'il est exact que Callimaque donnait dans cette dernière élégie la version athénienne de la légende — la même qu'on trouve aussi chez Hérodote¹¹: dans les deux cas il serait question d'une ou de plusieurs jeunes filles en danger.

Il semble donc que quoiqu'on ne puisse trouver un principe de composition pour les *Aitia* dans leur ensemble, il est parfois

¹⁰ Voir R. Pfeiffer ad frg. 79.

¹¹ Hérodote IV 137.

possible de remarquer des analogies psychologiques entre les légendes qui se suivent. Je dis *analogies psychologiques*, parce qu'il est évident que la narration d'une histoire en rappelle à l'auteur, aussi bien qu'au lecteur, une autre semblable. Les *Aitia* par leur structure ressemblent donc plus à une libre causerie qu'à un poème didactique. Tel était évidemment le but de Callimaque, poète novateur.

Les susdites observations peuvent servir dans la reconstitution partielle du contenu de livres particuliers des *Aitia*. Callimaque, étant un maître en surprises, il serait pourtant hasardeux de fonder la reconstruction de son oeuvre uniquement sur les ressemblances des récits. Il faudrait posséder encore d'autres indications pour que l'analogie du contenu ne soit qu'un argument nouveau et peut-être dans quelques cas, décisif, pour placer un certain récit dans l'un des quatre livres des *Aitia*.

Or, *Pf.* 186 se réfère à la légende délienne des Hyperboréens: il paraît que le poète y explique les raisons pour lesquelles les Déliens offraient des sacrifices expiatoires à la mémoire de leurs messagers¹². Le vers 30 du fragment (] γ ἔπρυσσε θεή) nous fait supposer que lorsque c'est probablement la Muse qui parle, il faut placer cette élégie dans le premier ou dans le second livre des *Aitia*¹³. D'autre part, nous savons que c'est au premier livre qu'appartiennent les légendes de Linos (*Pf.* 26-31) et des vierges locriennes (*Pf.* 35) qui se rapportent aussi aux coutumes expiatoires. Il est donc probable que la narration de la légende hyperboréenne constituait aussi une partie du livre premier.

Par contre l'histoire de Phalaicos (*Pf.* 665) semble appartenir au livre troisième. Son contenu présente des traits analogues à la légende de Molorchos (*Pf.* 54-59): dans les deux cas il s'agit d'une lutte avec un lion. *Pf.* 60 nous informe que Callimaque parlait dans le troisième livre des *Aitia* d'un lionceau. Déjà R. Pfeiffer¹⁴, réfère ce fragment à l'histoire de Phalaicos et par conséquent essaye de la placer dans le livre troisième.

Pf. 177 est trop mutilé pour que nous soyons sûrs de son contenu. R. Pfeiffer¹⁵ observe cependant qu'il est écrit de la même main que les frgs. 92/3 et 95/6 du livre quatrième. D'autre part dans

¹² Voir A. Świderek, *The Journal of Juristic Papyrology*, 1950 pp. 341 et suiv.

¹³ Voir R. Pfeiffer ad frg. 186 v. 30.

¹⁴ Voir R. Pfeiffer ad frg. 665.

¹⁵ Voir R. Pfeiffer ad frg. 177 p. 150.

les *Diegeseis* de Milan le résumé de la première élégie de ce livre est, comme il semble, perdu dans la lacune. Par contre le papyrus inédit d'Oxyrhynchos B fr. 2 apporte sur le recto un petit fragment de la même élégie du *Pf.* 177 et sur le verso le scholion marginal qui semble se référer à la légende d'Euthyclès, dernière élégie du livre troisième¹⁶. Tout semble donc indiquer que *Pf.* 177 appartient à l'élégie qui occupait la première place dans le livre quatrième des *Aitia*. La seconde élégie de ce livre explique la coutume de la daphnéphorie delphique par la légende de la lutte d'Apollon avec le dragon. Il est donc possible que la première élégie ait eu également trait à Apollon et, peut-être, comme *Pf.* 177 semble indiquer, donnait une explication de l'épithète de Smintheus¹⁷.

Telles sont à peu près nos conclusions concernant la structure des *Aitia* dans leur ensemble. Il serait possible de poser encore d'autres hypothèses¹⁸, elles sont pourtant trop faiblement basées pour être exprimées ici. Par contre le problème du lien existant entre le récit principal et les mentions comprises dans son texte, c'est à dire la question de la structure d'un récit particulier des

¹⁶ Voir R. Pfeiffer *addenda* ad frg. 84—6 (p. 501) et ad frg. 177 (p. 503).

¹⁷ Voir *Pf.* 177 v. 16.

¹⁸ En s'appuyant sur d'autres prémisses on peut supposer que l'histoire de fameux banquet chez Pollis et la légende de Peleus (*Pf.* 178—185) étaient racontées dans la première élégie du livre II des *Aitia*. R. Pfeiffer constate (ad frg. 185) qu'on ne peut pas placer ce récit ni dans le premier ni dans le second livre des *Aitia*, car la description du banquet et la personne de Theugénès en tant qu'informateur de Callimaque ne cadrent pas bien avec le fait que dans les deux premiers livres c'étaient les Muses qui renseignaient le poète sur des coutumes locales. Pourtant au début du livre II (*Pf.* 43¹⁻¹⁷) l'auteur fait allusion à un banquet ou bien à des banquets en général, allusion qu'il est difficile d'interpréter. G. Coppola (*Cirene e il nuovo Callimaco*, 1935, p. 165 et suiv.) suppose que le commencement de ce fragment appartient encore au livre I et se rapporte à la fin de l'histoire de Peleus. Cette hypothèse est peu probable, puisque on ne peut pas discerner aucun vestige du commencement d'un livre nouveau dans *Pf.* 43. Wilamowitz (chez Malten, *Hermes* 53, p. 173) suppose que la description du banquet chez Pollis ouvrait le livre troisième. Il semble pourtant plus probable que c'est précisément dans *Pf.* 178 que nous avons la première élégie du livre II. L'allusion à un banquet (*Pf.* 43¹⁻¹⁷) devait alors terminer le récit de la légende de Peleus. Il paraît que le poète déclare: „de cette manière j'ai appris beaucoup pendant des banquets et des assemblées, mais j'ai encore quelques questions, que les hommes ne furent pas capables de résoudre. Je les pose donc à vous, o Muses, qui êtes sans doute mieux renseignées que les plus savants des hommes”.

Aitia, exige encore une étude plus étendue et qu'il n'est pas possible de faire, semble-t-il, dans l'état actuel des découvertes papyrologiques: un fragment trop mutilé ne nous permet pas de discerner la mention dans le texte principal. Il faut chercher la solution de ce problème plutôt dans les autres oeuvres de Callimaque que la tradition médiévale nous a conservées. Nous savons donc qu'il aimait à varier son style par des digressions¹⁹ qui donnent un caractère particulier à ses oeuvres et qui furent imitées avec ferveur par les auteurs postérieurs. Il s'en servait pour intéresser les lecteurs qui auraient pu être fatigués par une narration longue et monotone (la loi du contraste)²⁰ et parfois aussi pour raconter ou même mentionner seulement une histoire qu'il regrettait d'omettre tout à fait.

Dans les fragments qui nous restent des *Aitia* on rencontre surtout ce deuxième motif: le poète semble avoir parsemé son oeuvre de courts rappels des histoires qu'il ne pouvait raconter intégralement. Par exemple dans *Pf.* 43 Callimaque, tout en racontant la légende de la fondation de Zanclé, commence par l'énumération d'autres villes siciliennes qui, autrement que Zanclé, connaissent les noms de leurs fondateurs. Parmi celles-ci, il mentionne aussi Minoa, qui doit son nom à Minos²¹. De même dans *Pf.* 75 après avoir raconté l'histoire d'Acontios et Cydippé, le poète indique sa source: Xénomédès et il énumère toutes les légendes qui faisaient partie de la chronique de celui-ci²². Les récits détaillés rappellent donc au poète d'autres histoires qu'il ne veut pas omettre — la parenté psychologique de leur contenu joue également ici un rôle important.

Grâce aux nouvelles découvertes papyrologiques et au travail minutieux des savants modernes le contour des *Aitia* commence à s'esquisser, mais le temps n'est pas encore venu où l'on pourra procéder à l'analyse de tous les détails de leur structure.

[Varsovie]

Anna Świderek

¹⁹ Voir E. Diehl, *Der Digressionsstil des Kallimachos*, 1937.

²⁰ Voir par exemple M. M. Crump, *The Epyllion from Theocritus to Ovid*, 1931.

²¹ Voir *Pf.* 43⁴⁸ - 49.

²² Voir *Pf.* 75⁵⁶ - 74.